

Concours de Nouvelles de la Ville du Havre 2017 - 7^e édition

Catégorie étudiants

1^o prix

Les Souffleuses

Le silence. La neige. Les rues désertes. La nuit.

Au pied d'un réverbère, un vélo. L'église de la Trinité. Le square de la Trinité. Le vent dans les arbres. Le vent dans mon cou. Au loin, le foyer. Et toujours, la solitude et le froid. Comme deux bêtes énormes grimpées sur moi. Si bien que ce soir encore, assis sur ce banc, je ne sais plus qui de l'un ou de l'autre pèse le plus lourd dans mes bras. Ce que je sais, c'est que ce soir je ne rentrerai pas. Que j'attendrai. Malgré le froid. Malgré le silence et la nuit. Ce que je sais, c'est qu'il me faut rester éveillé. Ne pas m'endormir. Tenir. Ne pas m'éteindre. Surtout ne pas sombrer. Lutter contre cet air humide et blanc qui s'immisce sous mes vêtements. Sur ma peau. Sur mes os. Attendre qu'on vienne me chercher. Attendre et tenter d'oublier. La solitude. Le froid. Le reste. Mais ne pas m'endormir...

Et doucement, un souffle monte. Grave et étouffé. Un souffle qui infuse l'air sombre. Blanc. Puis, comme attisée par ce souffle qui gonfle, au loin, parmi les flocons, une lumière se met à briller. Une petite lueur qui grossit. Qui s'approche. Et juste derrière, une autre lumière qui apparaît. Deux petites billes nacrées qui flottent dans la nuit veloutée. Puis une troisième. Une quatrième. Bientôt, un kaléidoscope de reflets s'ouvre sous mes yeux. Un bouquet d'éclats s'avance vers moi. Des dizaines. Des centaines. Des milliers de regards brillants s'approchent de moi. Des visages. Des femmes. Des femmes par milliers. Une foule de femmes qui marchent vers moi. Le bruit de leurs pas dans la neige se mêle à leurs souffles. Vapeurs brûlantes. Soupirs sauvages. Murmures chamanes. Un souffle qui enfle. Qui s'échappe de la meute. Qui s'élève sur la horde et disparaît dans l'air froid. Dans le vent glacial qui brode les flocons sur leurs étoffes. Sur leurs cheveux. Sur leurs peaux. Dans leurs yeux. Certaines portent de longs colliers. D'autres, des serre-têtes. Des bracelets. Des boucles d'oreilles qui illuminent leurs peaux noires ou brunes. D'autres ont la peau rose et les joues rouges de froid. Il y a des animaux peints sur leurs peaux.

Des phoques. Des paons. Des ours. Blancs. Bruns. Du rouge sur leurs lèvres. Des baguettes dans leurs cheveux. Tresses. Nattes. Franges. Des mésanges nichées dans leurs chignons. Certaines portent des chapeaux pour se protéger du soleil dans la nuit. D'autres des paniers. Des jarres de verre remplies d'encre noire. De lait. De biscuits. De fruits. Et elles avancent. Enveloppées dans un voile de vapeur. À pied. À cheval. Ou à vélo. Elles avancent et, parmi elles, j'aperçois comme une reine. Il y a la dame de la cantine aussi. La dame de la boutique de chocolats. Et Madame Douaret, avec mon cahier. Il y a la mère de Gustave. La dame du journal télévisé. Et celle du film de la dernière fois. Et celle-ci aussi, qui a du mal à marcher. Elles sont toutes là. Et chacune porte quelque chose dans ses bras. Et chacune souffle sur ce qu'elle tient dans ses bras, et que je ne vois pas.

Il y a des perroquets sur leurs épaules. De petits singes dans leurs cous. Des flamants roses à leurs côtés. Certaines jouent de la flûte. Du tambourin. Il y en a qui dansent dans des combinaisons tissées d'or et de reflets. D'autres tournent dans des capes. Des chemisiers. Des tee-shirts. Des kimonos. La poitrine nue. La peau scarifiée. Des ailes. Des dragons. Des couronnes. Des chapkas. Des jeans. Des baskets. Des sandales. Les pieds nus dans la neige. Beaucoup portent des vêtements élimés. D'autres, au contraire, glissent dans des robes de printemps. Des jupes jaunes et prune. Couvertes de fleurs. De roses. De feuilles. De lierre comme celui que j'arrange parfois sur les murs du foyer. Et elles approchent. À travers le vent glacial qui fait se mêler la neige, les feuilles et les pétales. Des femmes de tous les âges qui affluent de toute part. Du monde entier. De pays où il n'a peut-être même jamais neigé. Un instant, je les vois sourire. Des sourires qui semblent m'être adressés. Puis elles reprennent. Sans relâche. Elles soufflent. Les lèvres abîmées. Les yeux cernés. Les traits tirés. Elles soufflent. Elles soufflent sur ce qu'elles cachent dans leurs bras.

Elles soufflent de plus en plus fort pour tenter de couvrir le vent qui forçit. Pour tenter de lutter contre le vent glacial. Le froid terrible. Humide. Immonde. Les rafales cinglantes. Les bourrasques chargées de neige. Qui roulent. Qui giflent. Et font devenir leurs colliers comme des fouets sur leurs poitrines. Leurs tresses comme des cordes sur leurs peaux. Dans leurs dos. Et je les vois se débattre dans le vent, barbare. Dans le vent qui tente d'arracher ce qu'elles tiennent dans leurs bras. Je vois leurs doigts s'enfoncer. Se crispent dans les couvertures, les tissus, les papiers qui couvrent ce qu'elles serrent contre leurs corps. Elles luttent. De toutes leurs forces. Dans l'air blanc qui gronde, j'entends leurs cris. Je vois leurs veines gonfler. Les bourrasques racler leurs peaux gercées. Déchirées. Lacérées. Elles se battent. Se débattent dans les rafales qui

s'enroulent autour d'elles. Elles s'accrochent pour conserver chacune ce trésor que la tempête tente de leur dérober. Et à mesure qu'elles luttent, qu'elles résistent, qu'elles hurlent, le vent forcé plus encore. La neige se soulève. Partout. Je me protège aussi. Et brusquement, enragé de les voir lutter, dans une bourrasque plus folle que les autres, c'est le vent qui rugit. Une bête immonde grimée de glace et d'épines. Arrachant tout sur son passage. Enroulant le monde de son linceul froid, et silencieux...

Et doucement, le vent tombe. La tempête s'éloigne. J'ôte mes mains de sur mes yeux et, lentement, je relève la tête. Elles sont toutes là. Toutes les femmes. Debout. Tout autour de moi. Elles me regardent. Immobiles. Calmes. Puis, une à une, elles font un pas et se présentent devant moi. Certaines prennent mon visage dans leurs mains abîmées. Rugueuses. Brûlantes. D'autres laissent glisser des caresses sur mes joues. Touchent ma bouche. Mon nez. D'autres encore s'assoient sur le banc, près de moi, et posent leur tête contre la mienne. Je sens leurs souffles dans mon cou. Leurs souffles chauds. Leurs mains sous mes cheveux. Leurs cheveux sur mes yeux. Elles m'embrassent les lobes d'oreilles. Personne ne m'a jamais embrassé les lobes d'oreilles. Elles déposent sur mon visage des baisers. Des bouquets de baisers. Certaines m'offrent du thé. D'autres des vêtements. Des totems. Des pincesaux. Un carnet. Des rubans. Des livres. Des piles. Des chocolats blancs. Certaines me disent des poèmes dans des langues que je ne connais pas. D'autres me demandent ce que je fais là. Me disent que je vais prendre froid. Qu'il me faut rentrer. Vite. Au foyer. Mais je reste. Je profite de leur douceur, comme les autres profitent de leurs parents. Je profite et je m'impatiente aussi. Car je veux savoir. Car j'y crois. Car je le sens. Je le sens que ce soir j'ai bien fait d'attendre. De résister. De fermer les yeux. Un peu. Mais de ne pas m'endormir. J'y crois. Et je le leur dis. Je leur dis combien j'ai rêvé qu'elles viennent pour moi. Et je les remercie de s'être battues comme ça. D'avoir lutté pour moi comme personne ne l'avait jamais fait. Alors je les supplie. Je les implore de me montrer ce qu'elles cachent dans leurs bras. Je veux savoir. Dites-moi. Ne partez pas. Dites-moi. Mais elles s'éloignent. Elles reculent. À quelques pas de là. Et elles s'arrêtent. Se retournent. M'observent. Me fixent. En silence. Et doucement, des petits pleurs d'animaux, d'animaux perdus, d'animaux blessés, s'échappent de la meute. Elles se regardent. Je me lève. Et dans un même mouvement. Ensemble. Toutes. Elles découvrent ce qu'elles tiennent dans leurs bras.

Ce sont des enfants.

Des dizaines. Des centaines. Des milliers d'enfants. Enveloppés dans des couvertures. Des fourrures ou du papier. Des enfants habillés de mille façons. De pagnes. De robes ou de simples

linges. Des enfants que, de leurs souffles chauds, les femmes continuent de réchauffer. D'apaiser. De protéger. Des enfants autour desquelles les souffles s'enroulent comme des rubans. Comme des caresses sur leurs visages. Sur leurs paupières. Leurs paupières closes qui se mettent à bouger. À éclore à mesure que les femmes s'arrêtent de souffler. À mesure que les souffles se délient. Glissent des corps. Des joues. Des cous. Et s'évaporent. À mesure que le froid, au cœur de la nuit, reprend ses droits.

Alors, tous, ils ouvrent leurs yeux d'enfants. Et je n'en reviens pas. Je n'en reviens pas de voir ce regard. Ce regard triste, mais piqué d'espoir. Partout, le même regard. Toujours, la même lueur. Le même visage. Les mêmes yeux verts. Les mêmes boucles brunes. Le même nez droit. La même peau pâle. Les mêmes taches de rousseur. Les mêmes rougeurs. Les mêmes dents de lait. Partout, le même parfum. Dans les bras de toutes ces femmes, le même enfant. Un seul et même enfant.

Et cet enfant, c'est moi.

2° prix

Errances respiratoires

L'ANCÊTRE *traversait la rue. C'était le matin. Son souffle embuait l'air.*

L'invisible se suspend aux gouttes, révèle la débandade des remous. Les volutes grimpent au plafond, s'enroulent puis s'effacent, avalées par l'ailleurs. L'expiration emperle le monde, y déverse son asphyxie.

L'être n'est qu'une machine échangiste, troquant sa ruine contre un lambeau d'ambrosie, chimère volatile au bord du gouffre. Il se repaît de son bouquet composite d'azote, d'oxygène et de vapeurs. Son arôme racle contre le carrefour des sens, abandonnant sa saveur aux bourgeons de la pépinière buccale. Le fluide poursuit sa dégringolade, s'éparpille dans les racines pulmonaires, s'échoue contre l'alvéole. Les ouvrières écarlates raffinent, séparent et emportent le précieux butin. Elles traversent l'organique, gavent l'étoffe

nerveuse de morceaux incolores. Chargées de décombres, elles remontent à la ruche osseuse, y déposent leurs restes carboniques. L'élastique musculaire se détend, projetant l'intériorité hors des murailles de chair, sa dédicace toxique.

Nous sommes le ressac qui mouille les éclats de pierre, ce va-et-vient inlassable à la conquête de terres, humidité totalitaire. Nous creusons des sillons, entamons la roche, portés par la brise marine. Nous sommes la vague humaine dont les relents salés érodent la matière.

L'ANCÊTRE *s'engagea sous l'allée de peupliers. Le vent secouait les branches.*

Le bruissement végétal renverse l'ordre animal, son épiderme illuminé se fardant d'émeraudes en fusion. L'antithèse florale inhale le carbone éclairé, recrache l'obscurité vitale. Des deux faces, la respiration naît. Ses nervures embrasent la sève, vivifient les boyaux de bois, tracent un nouvel anneau sous la couronne.

Le désordre aérien ébouriffe les cimes, enchante les branches. Les grelots de jade teintent dans le vent, frissonnent et libèrent l'écorce muette. Les chants sylvestres s'entrecroisent, se répondent, sauvagerie orchestrale oubliée, ensevelie sous le ronronnement de l'évolution. Engendré par la contradiction circulaire, le titan invisible presse l'enraciné au mouvement. Il rompt la résistance, déterre les réticents, les arrache à leur glaise matrice.

Nous déracinons l'immobile et semons les sentiers de bitume. Nous abattons nos remparts plantés, nous nous essoufflons à régler la trotteuse, recréer les saisons, aplatir les durées. Nous construisons notre étouffement, nous nions pour exister.

L'ANCÊTRE *arriva à la boulangerie. Un homme adossé alluma sa Gitane.*

La brûlure s'exhale des cheminées horizontales, de papiers et de cendres, les poumons de goudron alimentent la fournaise. Les crachats métalliques imbibent l'atmosphère, remontées acides du travail à la chaîne. L'humain irradie, couvre de ronces rouillées les

champs d'obus, cultive la fureur des friches, récolte le fantôme d'une maturation. Les cylindres calcinent l'ozone, les métamorphoses ensemencent l'humus d'artifices. Les cotons vernis, froissés au fond d'une poche, déversent leur chiffre de mercure, empoisonnent l'encéphale de vanités. La corrosion anthracite gerce le ciel, le perce de traits solaires. Sous la serre, la terre rougeoie, carbonise son éternité.

L'homoncule ingère et restructure la substance. Il la mastique, la vide de sa moelle, abandonnant sur le pavé son cadavre creux. Il dégorge alors sa pâte salivaire, sa marque olfactive, il efface le primitif sous les traces de l'ego, invoque le génie. Il dévore pour s'échapper, tourner le dos à sa fin, il remplit son non-sens d'euphories stériles, courant après l'opium des béatitudes, enterrant la survie à la périphérie oculaire.

Nous revenons toujours à nous.

L'ANCÊTRE *entra. Il salua la boulangère et commanda une baguette. Elle était enceinte.*

La présence parasite l'estomac, colonise les vaisseaux, repousse les boyaux. Avide d'être, la protubérance pille l'esprit, sectionne ses liens, auréole la psychose. L'hippocampe s'effrite pour mieux s'imbiber des stigmates de la graine. L'hôte se mure de vertiges et de souillures, brise sa colonne pour supporter l'opportun, écarter ses chaînes amniotiques. La contemplation du nombril attire paumes et murmures, nourrit le narcissisme de la bosse sacralisée.

La naissance sacrifie le féminin tuméfié par les coups, zébré par le manque. Elle crève la bulle, distend ses limites, découpe, déforme, massacre pour s'extraire de sa cage fumante. Elle se répand sur les draps, se drape de carmin, ensanglante le monde d'un cri vorace. Elle abandonne le corps écartelé, déchiré à l'obscénité des regards.

Notre ultime offrande est un poison pendu aux gorges. Sa fragrance d'achèvement leurre notre odorat de grandeurs universelles, voile la clameur individuelle sous un monticule de devoirs généalogiques jusqu'à ce que le tronc ploie sous sa masse ramifiée. La souche ne parvient plus à s'abreuver de boues arides, recyclées, évidées. Nous suffoquons dans le fourmillement de notre toile. À trop vouloir vivre, nous nous assassinons.

L'ANCÊTRE *sortit. Il marcha jusqu'au parc, s'assit sur un banc et rompit le pain. Un couple s'embrassait.*

La signature capiteuse embaume les conduits, glisse sous le crâne, papillonne entre les lobes, y disperse ses comètes. Elle plante ses serres dans le labyrinthe neuronal, picore la raison embrasée par les astres, crevassée par l'impact. Le charbon repousse l'iris, avale la vibration sibylline. Le plaisir atomique flatte la pulsion, alimente la coutume enfiévrée.

Les cavités dentées se recouvrent, s'emmêlent. Les incisives ripent contre la pulpe, s'entrechoquent dans l'élan cannibale. L'écume envahit l'ancre, imprègne sa moiteur sur le rivage adverse, armée de sa lance poisseuse. Elle déborde, haletante, hors des frontières de l'oralité, son âpreté râpe contre l'enveloppe salée, dégouline sur la fourrure cutanée. L'empreinte visqueuse possède là où elle se pose, y imprime ses ecchymoses, rosit l'incarnat de fantômes casaniers. La pression liquéfie l'altérité, insémine l'exclusivité, sublime les dépossédés.

Nous nous reflétons sur les pupilles, nous nous dédoublons, nous nous reconnaissons. Nous comblons la fissure humaine, nous nous égarons dans l'enchantement pour emplir, cimenter la faille d'argile et de chaux. Le barrage de fortune se désagrège au fur et à mesure que s'égrènent les gemmes du désert, emporté par la tempête. L'autre n'est qu'un écran précaire à notre naufrage identitaire.

L'ANCÊTRE *écouta la cacophonie des passants. Des voix transperçaient le bourdonnement ambiant.*

Les instruments encordés déambulent, aèrent leurs replis vocaux. La pomme tréaille, couve la singularité sonore. La forme germe entre la langue et les lèvres, dans les mastications du coffre de résonance. Les mots sont la dissection du cri, une tentative de faire sens, de bâtir l'évidence à partir de fragments syllabiques.

Le langage enchaîne la nausée, l'emmure dans sa grotte. Il chatoie au-delà de l'éboulement, inonde de ses rais les balbutiements, noyant le malaise sous la roche. Il codifie, régule les flots syntaxiques, met en cage l'expression, fossilise, stratifie la pensée exposée. L'écho lacère les lettres, troue l'épaisseur des mots. L'encre phonique s'écoule, vide les lieux, s'en retourne à la caverne, glisse entre les fentes et attend le retour de l'ombre.

Nous bornons par peur de l'absurde, nous anesthésions la parole. Nous territorialisons l'espace, le découpons en tranches lisibles. Nous nous agrippons à nos délimitations orales. Nous armons la langue, communiquons des murs.

L'ANCÊTRE *ingurgita la mie et toussa.*

La bile remonte, fatiguée, encrassée, parfume le palais de crépuscule. L'ossature craquelle, les tensions s'affaissent, s'agglomèrent et se nouent. Les membranes brunissent, se parcheminent de recoins et de chutes. L'opale souterraine fleurit le cuir, le revêt d'un halo de grisailles et de contes.

(Il se frotta les mains, les porta à sa bouche.)

L'haleine tiédit le palimpseste des lignes, le souvenir des écorchures. La callosité des phalanges s'imbibe du fumet antique des assoiffés. Il remonte des tréfonds, trahit son renoncement face à l'implacable sécheresse. La vieillesse est une dune voûtée, ravagée par les vents, rasée par la cendre.

Nous fermentons, nous nous décomposons au contact des mandibules et des volves. Nous noircissons, nous nous désagrégeons, nous devenons terreau. Nous graissons le sol de nos traces dépassées, remplissons l'échancrure terrestre. Nous offrons notre croûte transmutée à la gloire des feuillages.

Une nouvelle expiration réanime les mots décharnés, déconstruit la forme momifiée, l'extrait de son sarcophage. Elle fracture la grotte, libère l'informe. Le trouble abat les murs de plâtre, abreuve les signes de profondeur, redonne ses couches au monde éviscéré. La parole frissonne enfin, chante son énigme, l'ancre sous les pellicules en déluge, épaissies par l'indicible.

La poésie est une bourrasque exaltée qui sort du cadre. Elle naît à flanc de montagne, là où fusionnent les contraires, insuffle l'entre-deux. Elle n'est qu'un râle sur le papier, un râle qui a goûté l'air environnant. Et la petite mort finit par en nourrir d'autres, tissant ses connexions subjectives, insensées, éthérées, les enchevêtrant au frémissement cosmique.

Frappé, je me saisis de mon carnet. J'inspire et j'écris.

La digression est mon souffle

3° prix

Carnet d'une Âme Déchue

29 mai 2014

Je suis morte.

En voilà une drôle de manière de commencer un récit. Oui, je le reconnais, j'aurais pu être plus délicate, plus... élégante, utiliser une formule telle que « Je suis passée de vie à trépas ». Mais cela aurait-il changé quelque chose ? Non, pour la simple et bonne raison que je n'appartiens définitivement plus au monde des vivants. Et à cet instant, vous allez certainement me demander comment cela est arrivé. Dois-je vraiment vous répondre et vous raconter ma nouvelle existence maudite ?

Je me lance puisque vous y tenez tant.

Pourquoi tenir un journal ? Cela peut en effet sembler stupide et impossible étant donné ma nouvelle condition. Mais laissez-moi vous dire que je peux parfaitement tenir un stylo et toutes sortes d'objets. Je ne suis pas un fantôme à proprement parler, plutôt une âme sans corps. C'est la même chose me dites-vous ? Je m'interroge souvent sur la manière d'expliquer un concept que j'ai parfois du mal à comprendre moi-même. Je suis une entité, une forme non spectrale la plupart du temps. Mais ceci est un point sur lequel je reviendrai plus tard.

Néanmoins, après cette courte digression (ou du moins assez longue si on prend en compte le nombre de mots auquel je dois me limiter pour écrire cette histoire), revenons à

notre sujet premier et on ne peut plus sérieux. Ecrire me permet d'échapper à la folie. Cette non-existence est loin d'être un paradis, croyez-moi. Rassurez-vous, je vous expliquerai tout point par point. Voici d'ailleurs le premier :

1 - Comment mettre fin à une vie pourrie

30 avril 2012

Cette fin de vie commence peu de temps après mon dix-septième anniversaire. J'étais alors une jeune fille calme, une petite brune à lunettes qui ne posait pas le moindre problème. Et pour cause, j'étais presque invisible. Je n'avais aucun ami, aucun rêve, pas de passion ni de don particulier. Mon existence était terne, sans saveur. J'étais si discrète. Personne ne faisait attention à la minuscule Lucie Pomaraie qui n'arrivait à critiquer les autres et à se rebeller contre le monde entier que dans ses pensées. Même mes résultats scolaires restaient dans la moyenne et ne me permettaient pas de me démarquer des autres. Seuls mes parents remarquaient ma présence. Ils étaient pourtant tout aussi discrets, voire plus. Mais je ne partageais rien de particulier avec eux, nos discussions étaient souvent plates et sans intérêt. Ils n'étaient pas très démonstratifs. Je les aimais malgré tout mais ne pouvais leur raconter mes angoisses. Je n'avais ni frère ni sœur, mais un cochon d'Inde qui dépassait des records de longévité. Bref, vous l'aurez compris, ce n'était pas la joie, je trouvais cette vie sans intérêt. Et quoi de mieux, en cet énième jour de solitude, que de mettre fin à mes jours ! Arrêtons là les sarcasmes. La maison était vide quand je rentrai de l'école ce soir-là. Personne n'avait quitté le travail plus tôt que prévu. Un jour idéal. Je pris la direction de la chambre parentale et ouvris le tiroir de la table de chevet de ma mère. Elle y cachait quelques médicaments dont une prise excessive pouvait engendrer la mort. Je m'installai sur mon lit et commençai à ingurgiter une bonne dizaine de pilules. Elles ne mirent pas longtemps à faire effet et me plongèrent dans un sommeil éternel.

2 - La lointaine porte du Paradis

Je crus un instant ne pas avoir réussi mon coup : je vis un halo blanc se rapprocher et envelopper mon corps avant de s'éloigner fortement, comme si mon esprit en était arraché. Quand j'ouvris les yeux je me trouvais allongée sur un sol dur et froid. Il faisait si sombre que je distinguais à peine mes mains. Je me relevai difficilement sans comprendre ce qui m'arrivait. Une forte lumière remplit tout à coup l'espace. Je constatai alors que je n'étais pas seule. Je me retrouvais dans un immense dôme de roche au centre duquel s'était rassemblé un petit groupe de personnes. Elles avaient toutes le même air ahuri que moi. Je m'approchai d'une fille qui semblait avoir mon âge et pris la parole (tout le contraire de la fille discrète) :

– Excuse-moi, sais-tu ce qui se passe ?

– J'en sais rien, répondit-elle blasée, j'étais tranquillement en train de me vider de mon sang après m'être ouvert les veines et pouf ! Je me suis retrouvée ici.

– Moi c’est pareil ! renchérit un quinquagénaire au crâne dégarni, je venais de me jeter du haut d’un pont.

« Nous nous sommes vraiment tous suicidés dans ce cas, pensai-je. Comment cela se fait-il que nous ne soyons pas des esprits ? »

3 - La confrérie des suicidés

L’entrée d’un homme encapuchonné interrompit le cours de nos pensées. Peut-être avait-il les réponses à nos questions. Il prit la parole d’une voix bien trop grave et inquiétante :

– Vous qui avez écourté vos jours, vous qui avez mis fin à vos vies sans les assumer courageusement, ne pensez pas mériter le Paradis. Vous voici au Sixième sous-sol, où vous errerez pour l’éternité, maudites âmes déchues.

Un murmure parcourut la salle. Nous nous demandions tous si cela n’était pas une caméra cachée ou si nous nous trouvions dans une secte. Il est vrai que ce monsieur avait tout l’air d’un Gourou.

– Chers maudits, je peux comprendre votre inquiétude. En tant que Grand Intendant des Âmes Sombres, je tenais tout de même à vous souhaiter la bienvenue dans l’une des antichambres des Enfers. Vous avez tous tenté de vous tuer, laissez-moi vous dire que vous avez réussi. Mais en parvenant à ce résultat, vous avez enfreint la première règle du Ciel. L’Au-Delà se compose de deux mondes que vous connaissez sous le nom d’Enfer et de Paradis. La porte du second vous est définitivement close pour avoir écourté votre vie mortelle. Vous êtes des anges déchus et à compter de cet instant la malédiction des âmes brisées vous dévorera. Vous serez les esclaves d’une faim déchirante et presque insatiable...

Un léger rire se fit entendre dans l’assemblée. Le Grand machin-chose, qui avait jusqu’alors gardé la tête baissée, la releva et souleva sa capuche. Tout le monde eut un mouvement de recul face à un visage qui avait tout de celui d’un démon. Il reprit son discours d’une voix sentencieuse.

Ne prenez pas ceci à la légère, vous êtes désormais sous ma direction. Aucun écart ne sera toléré à moins de vouloir une malédiction pire que la vôtre et de vouloir être sous les ordres du Grand Suprême en personne. Le jugement des âmes est effectué à l’instant de votre dernier souffle. Les plus pures coulent des jours paisibles au Paradis. Et quelques-uns, choisis par le Tout-Puissant lui-même accèdent au poste d’anges de la Belle Mort. Vous, pauvres âmes, êtes les pires de l’univers, en dehors de celles des plus grands criminels qui disparaissent dans le néant. Vous êtes des anges de la mort très particuliers et votre mission n’aura rien d’une partie de plaisir, je vous l’assure. Préparez-vous à ne plus être maîtres de vous-mêmes...

Ses paroles n’avaient absolument rien de rassurant. Il partit d’un rire machiavélique qui me glaça le sang.

4 - La malédiction

Notre fameuse mission consiste à collecter le dernier souffle des vivants. « Ah ! ce n'est que ça ? Pourquoi nous le raconte-t-elle alors ? Peut-on vraiment appeler ça une malédiction ? » J'ai lu dans vos pensées n'est-ce pas ?

Ce ne sont cependant pas de simples souffles : ils s'accompagnent de souvenirs, de pensées qui traversent l'esprit des mourants. Je tiens à vous dire que nous récoltons, nous autres suicidés, les pensées emplies de regrets et de tristesse de gens qui n'ont aucune envie de se laisser entraîner dans l'Éternel. Les derniers souffles joyeux sont réservés aux anges choisis par « le Divin Seigneur Maître De l'Univers ». Moi qui n'avais jamais cru en une quelconque religion, j'étais servie !

Mais ne croyez surtout pas qu'il s'agisse d'une condition agréable. C'est une malédiction effrayante et incontrôlable. Chaque membre de notre ordre se voit confier une liste de noms des mourants dont nous devons nous occuper. Se nourrir du malheur des autres nous procure une sorte d'extase contre laquelle nous ne pouvons rien. Ce n'est pourtant que la partie visible de l'iceberg. Les sentiments sombres de ces pauvres vies humaines nous hantent par la suite, à tel point que nous avons l'impression de les vivre. Nous déambulons ensuite quelques jours dans les couloirs du Sixième Sous-Sol, en proie à une mélancolie grandissante avant que la mission et la faim ne nous ramènent à l'ordre. Voici notre cycle sans fin. Jamais je n'aurais cru que la mort puisse être pire que la vie mais je dois, depuis, le constater tous les jours.

5 - Le premier Souffle

Je devais suivre ma liste à la lettre, sans faire d'exception. La mission commençait le lendemain de notre arrivée. Je dois cependant indiquer que le temps s'écoule différemment ici-bas, une journée ne correspondant qu'à douze misérables petites heures. Le sommeil nous est bien sûr interdit. A quoi cela nous servirait-il de dormir puisque nous sommes morts ?

A l'heure dite, la faim me tordait l'estomac et me torturait l'esprit. J'avais l'impression de ne pas avoir mangé depuis des jours. Le Grand Suprême nous expliqua la démarche pour former un portail vers le monde mortel. Il nous donna un médaillon qu'il suffisait de presser entre nos doigts pour former un vortex. Nous devions ensuite nous diriger vers ce dernier et penser aux noms présents sur nos listes afin de nous rendre au chevet des mourants en question.

C'est le moment que je choisis pour interrompre à nouveau mon récit et revenir sur un point évoqué en introduction. Nous sommes invisibles aux yeux des humains qui ne sont pas sur le point de mourir. Les personnes auprès de qui nous nous rendons nous voient aspirer leur dernier souffle, nous leur prenons la vie en les soulageant de leurs pensées

négatives. C'est un peu glauque, je vous l'accorde. Mais laissez-moi vous parler de mon premier cas, un des plus éprouvants de ma carrière d'ange noir.

Je me trouvai face à une petite fille d'une dizaine d'années atteinte d'une leucémie. La voir sur son lit d'hôpital, aussi frêle, me brisa le cœur. Elle me vit et comprit aussitôt que son heure était venue. Elle se mit à pleurer silencieusement, n'ayant même plus la force de crier. Ses parents étaient endormis, la tête posée sur le matelas. C'était mieux ainsi, ils ne verraient pas leur fille sombrer. Je m'approchai d'elle et touchai son cœur. Le flux vital fut instantanément absorbé par mon corps. Que c'était agréable, délicieux, orgasmique ! Cela ne prit que quelques secondes mais elles étaient d'une intensité rare. Ma mission accomplie, je fis un pas en arrière afin de pouvoir créer un portail de retour et me retournai vers ma victime, un geste que je n'aurais pas dû faire. Les machines qui indiquaient le rythme cardiaque de l'enfant quelques instants auparavant firent un bruit strident et continu qui réveilla les parents. Ils constatèrent le décès de leur fille dans une grande hystérie qui m'affola et me fit prendre conscience de mon acte : j'avais tué cette gamine.

De retour au Sous-Sol, je m'effondrai et pleurai toutes les larmes de mon corps. Je fis une crise de panique (oui j'étais encore capable d'en faire une fois morte) et plusieurs suicidés vinrent à mon secours et tentèrent de me calmer. Certains, qui étaient là depuis longtemps me dirent que cela arrivait souvent lors du premier souffle collecté mais que cela s'estompait par la suite. J'avais du mal à les croire.

La douleur mentale dura plusieurs jours. Je revis toutes ces images collectées sous un angle différent : cette enfant ne verrait jamais le collège, le lycée, ne connaîtrait jamais l'amour, n'aurait ni travail, ni mari, ni famille, ni argent, ni maison... Rien. C'était son plus grand regret : voir tous les autres enfants grandir et s'épanouir alors qu'elle était clouée sur un lit d'hôpital à ne regarder le ciel que par une minuscule fenêtre crasseuse. Mais sa maladie était incurable, elle le savait et avait essayé de l'accepter en vain. Je revoyais son visage triste et résigné, elle hantait mes nuits. Je laissai la faim me dévorer le plus longtemps possible et dus me résigner. Je ne pouvais plus mourir, mon agonie était perpétuelle, je n'y pouvais rien et devais continuer à vivre ma mort en tuant des gens qui ne pouvaient plus vivre. Je recommençai le travail deux semaines plus tard, les mourants de ma liste ne pouvaient pas rendre leur dernier souffle tant que je n'intervenais pas. J'essayais tant bien que mal de me rassurer en me disant que ce n'était pas une situation si terrible, en vain.

6 - Le Cycle Sans Fin

30 mai 2014

Cela fait deux ans que je répète les mêmes gestes, que j'éprouve les mêmes angoisses, que mon âme maudite se noie dans la mélancolie. Le temps s'écoule lentement, la mort est lente, je suis épuisée mais tente de tenir le coup. Tous ces mots écrits, toutes ces pages noircies en seulement une journée m'ont réellement fait prendre conscience de ma malchance, de mon désespoir. Je ne peux mettre fin à ce cycle infini... Que quelqu'un me vienne en aide... J'en ai vu des dépressifs, des malades, des accidentés de tous âges, des

hommes, des femmes, des enfants, des nouveau-nés... Je ne peux plus surmonter cette souffrance...

7 - Le Cas Décisif

12 juin 2014

Ce n'est tout simplement plus possible. Je ne peux plus supporter ma mort, pas après ce qui s'est passé hier. Je suis à nouveau revenue hystérique, presque folle. Il était difficile de me calmer. Cela ne m'était pas arrivé depuis mon premier cas. Comment l'expliquer avec de simples mots ? Je ne suis presque plus consciente...

Le nom du mourant auprès duquel je devais me rendre n'était autre qu'Annie Pomaraie, ma mère. J'eus du mal à le croire et j'entamai cette mission avec une angoisse incommensurable. Le vortex passé, je ne me retrouvai pas à l'hôpital, comme je le pensais, mais chez moi. C'est avec nostalgie que je revoyais les murs du salon, les meubles, le canapé beige, le tapis persan que je détestais. Mais je constatai une abondance de cadres photos sur le buffet en pin et me dirigeai vers lui afin de les observer. Une ribambelle de souvenirs déferla dans ma mémoire : une sortie au parc quand j'avais six ans, un Noël avec mes grands-parents, l'arrivée du cochon d'Inde dans la famille... Je remarquai alors une chose : j'étais sur toutes les images, toutes mes photos de classe étaient alignées, à côté du cliché du mariage de mes parents. Je ne me souvenais pas avoir eu tant d'importance pour eux. Je me retournai non sans une certaine appréhension vers ma mère qui se trouvait dans un lit médicalisé installé à la place de la salle à manger. Elle semblait faible. Je m'approchai. Elle ouvrit lentement les yeux et me vit. Ses jolies prunelles vertes se remplirent de larmes. Elle entrouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit. Elle tendit sa main vers ma joue, je la laissai faire en esquissant un sourire triste et posai avec hésitation ma main sur son cœur. Sa caresse devint de plus en plus faible à mesure que j'aspirais son flux vital et sa main retomba ensuite, lourde, sans vie. Les regrets de ma mère m'assaillirent l'instant suivant et je vacillai. Je vis son angoisse quand elle me découvrit sans vie sur mon lit, son immense chagrin et celui de mon père quand ma mort fut constatée dans l'ambulance quelques minutes après, l'enterrement auquel toute ma classe assista (on avait enfin remarqué ma présence), les disputes incessantes entre mes parents, leur divorce, le poids de la culpabilité, le cancer pris en charge trop tard, le déclin. Sa plus grande tristesse est de ne pas avoir été une bonne mère et ne pas avoir été capable de voir ma détresse.

Elle n'avait pas été une mauvaise mère, j'avais été une mauvaise fille, une égoïste qui n'avait pris en considération que ses problèmes, qui n'imaginait pas l'impact que sa disparition aurait sur sa famille, une fille qui pensait réellement que sa vie ne valait pas grand-chose. Je m'en rendais compte maintenant. Qu'avais-je fait ? Pourquoi étais-je morte ? Pourquoi n'avais-je pas fait un effort pour me sentir mieux, me tourner vers les autres, exister tout simplement ? Comment avais-je pu être aussi stupide ?

Je ne suis plus moi-même. Je ressemble réellement à un spectre, je n'existe dans la mort que pour regretter ma vraie vie, voilà la morale de toute cette histoire...

8 - Ne pas sombrer

8 juillet 2014

Je suis de moins en moins lucide, je me perds ; je n'ai plus conscience de moi-même, je sombre... Aidez-moi...

6 août 2014

Je peux encore tenir un stylo, écrire, tenter de tenir le coup... pour sombrer de nouveau...

10 septembre 2014

J'enchaîne les missions, me noie dans l'extase du regret, m'en délecte, je ne suis pas une bonne personne... Je... ne... suis... RIEN

15 mars 2015

Je profite d'un moment de lucidité (ils se font rares ces derniers temps) pour écrire ces quelques mots. J'ai décidé de laisser tomber ce carnet dans le monde mortel en espérant qu'une personne sensée le découvre et lise mon histoire, qu'elle prenne conscience que la vie est merveilleuse, qu'il ne faut pas l'abandonner même si la mort semble être la dernière option possible. Sachez qu'il y a toujours une solution pour remonter la pente. La vie vaut vraiment la peine d'être vécue, croyez-moi. Je vous en supplie, ne faites pas la même erreur, ne devenez pas maudit, ne faites pas de mal à vos proches. L'existence... est... précieuse...

... Souvenez-vous de cela jusqu'à votre dernier souffle... Que votre vie se remplisse de joies, de bonheur, de peines mais que celles-ci n'obscurcissent pas votre cœur. Souriez à la vie...